

ABONNEMENTS

LYON	
Un an	7 fr.
Six mois	4 »
DÉPARTEMENTS	
Un an	9 fr.
Six mois	5 »
ÉTRANGER	
Selon les droits de poste.	

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

MORALE DU SPIRITISME.

(1^{er} article.)

Après avoir exposé sommairement les enseignements des Esprits, reprenons quelques points fondamentaux pour les développer et les élucider. Examinons d'abord les objections faites à la morale du spiritisme, exposons-les dans le résumé qu'en fait M. Merton, pour les réfuter ensuite : « Cette morale, » dit-il, quelque grande qu'elle puisse vous paraître, est peu » de chose aux yeux du chrétien. Dans sa plus favorable lumière, j'en prends pour juge la raison humaine seule, elle » n'approche point en sublimité et en pureté de l'évangile de » Notre Seigneur. Il n'y a rien de nouveau dans votre philosophie » des Esprits, et votre morale travestit quelques principes de » la morale chrétienne. Ainsi, vous prêchez l'immortalité de » l'âme, que jamais ne nia le monde païen lui-même dans les » temps antiques ou modernes; mais la doctrine particulière » au christianisme, de la *résurrection de la chair, des récompenses et des punitions à venir*, vous ne la reconnaissez » pas. A peine êtes-vous de niveau avec Cicéron et Sénèque, » vous parodiez la doctrine chrétienne de la charité, et vous y » substituez une pâle philanthropie ou un sentimentalisme maladif. Il y a dans votre morale de la subtilité, de la finesse, » de la chicane et de l'adresse; mais point de profondeur, de » sagesse élevée, point de vertu civile. » (Page 172).

Récapitulons les objections :

- 1° Le spiritisme n'admet pas la résurrection de la chair,
- 2° La récompense et les punitions futures;
- 3° Il n'est pas élevé dans ses communications, et se trouve inférieur même à Sénèque et à Cicéron;
- 4° Il parodie la doctrine chrétienne de la charité.

Reprenons ces points un à un.

Il n'admet pas, dit-on, la *résurrection de la chair*. Après notre article *le Périsprit devant les traditions*, après celui de notre directeur *la Résurrection de la Chair*, où se trouvent de décisives citations, nous serons très-bref sur cette question.

Le spiritisme, loin de révoquer en doute ce dogme universel, le dégage des interprétations mesquines et grossières de certaines écoles juives, qui prenaient à la lettre les paroles de Job et la vision d'Ezéchiel; il l'interprète dans son acception véritable et spirituelle, à l'instar de saint Paul le grand apôtre,

d'Origène, père de l'église orientale, et de saint Augustin, père de l'église occidentale.

Il y a trois sens de par le spiritisme au dogme de la résurrection de la chair :

1° *Le sens matériel* : Lorsque l'âme imparfaite se réincarnera dans ce monde ou dans un nouveau, elle reprendra des organes plus ou moins grossiers nécessaires à sa vie, et par le périsprit comme par sa force plastique informante, ce sera en quelque sorte la même chair, du moins dans ses éléments constitutifs;

2° *Le sens spirituel* : L'âme ressuscite immédiatement avec son périsprit, représentation substantielle et réelle de son corps charnel;

3° Enfin, *le sens divin* sur lequel il convient surtout d'insister : Après ses incarnations subies, l'âme ressuscite dans un vêtement éthéré, *chair totale quintessentielle et substantielle* de toutes les matières qu'elle a habitées. (Voir l'article *Résurrection de la Chair*, numéro 11 de notre feuille.)

Ainsi, l'enseignement des Esprits a donné à ce dogme sa plus haute valeur en l'expliquant complètement et rationnellement, en accord parfait avec la doctrine des représentants les plus élevés du spiritualisme chrétien.

Poursuivons notre réfutation. *Le spiritisme nie les peines et les récompenses futures*. Cette objection, quelque fautive et peu fondée qu'elle soit, est cependant en faveur parmi nos adversaires. Nous avons cité l'abbé Lecanu confessant loyalement qu'avec la morale du spiritisme IL Y A DE QUOI DEVENIR UN SAINT SUR LA TERRE. « Mais, reprend-il, en l'absence du ciel et de l'enfer, » il n'est pas de raison d'être saint, il n'y a même plus de place » pour les saints. Bien mieux vaut suivre ses inclinations; bien » insensé celui qui se priverait de quelque chose, puisqu'il n'y » a plus de récompense pour la privation volontaire, ni de » punition pour la jouissance coupable. » (Lieu cité page 456.)

Nous pourrions d'abord chicaner l'abbé Lecanu sur la manière étroite et condamnée par tout le monde, dont il entend la morale. Le principe supérieur en est : « Fais le bien pour le » bien, sans souci des conséquences; » mais nous voulons avouer que la loi du mérite et du démérite doit avoir une sanction, que l'être suprême doit le bonheur à la vertu, des châtiements au crime pour servir de redressement aux coupables. Nous convenons que s'il était vrai que le spiritisme nie les peines et les récompenses futures, ce serait une doctrine jugée et trompeuse.

Mais nous avons prouvé tout le contraire dans nos deux précédents articles, et nous pourrions fort bien y renvoyer, n'était l'importance singulière de la question qui nous fait un devoir d'insister. Nous avons vu d'abord que le stationnement était rempli de tortures pour le criminel; et combien peut-il durer? D'après le *Livre des Esprits*, p. 108, « de quelques heures à » quelques milliers de siècles; il peut se prolonger fort long-temps, cependant il n'est pas perpétuel; l'Esprit trouve toujours tôt ou tard à recommencer une existence qui sert à la purification de ses vies précédentes. » Ainsi, des milliers de siècles de souffrances morales et insupportables, voilà ce qui attend le criminel.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRES FAMILIÈRES.

Riom, le 13 juin 1863.

Mon cher monsieur Eloux,

Les adversaires du spiritisme, à bout de moyens, ne pouvant plus nier les faits, ne pouvant plus nier les principes, se bornent à dire qu'il est inutile; malgré les remarquables dissertations de M. Philaléthès sur l'enseignement de cette doctrine, permettez-moi de dire un mot à ce sujet en réponse à cette objection mal fondée que je rencontre souvent.

Je ne sais à quel point de vue se placent, pour observer le monde et les mœurs, les personnes qui trouvent le spiritisme inutile; mais il faut qu'elles se servent d'une lunette ayant la merveilleuse propriété de bien embellir les choses. Il faut que ces personnes se croient bien parfaites et jugent tout le monde comme elles pour trouver la morale inutile, pour ne pas voir la nécessité de mettre dans la bonne voie l'aveugle sur le point de se jeter dans un abîme! Quant à moi, je plains l'humanité et serais heureux d'aider à sa conversion, car je frémis en voyant la route qu'elle prend si opposée à celle où elle devrait s'engager, et je me dis: Où va-t-elle?

Planant en esprit sur cette cité qui passe pour le centre de la civilisation européenne et n'est que le foyer sans cesse incandescent de toutes les passions humaines, je vois une fourmillière d'hommes se mouvoir; les uns, avides de jouissances éphémères, courent frénétiquement à leurs plaisirs, les autres, avides d'argent, courent avec empressement à leurs affaires: les chemins de la débauche et de l'ambition sont envahis, celui de la vérité est désert. Je vois les lois des hommes strictement exécutées, celles de Dieu presque totalement ignorées.

Versant sur cette Babylone une larme de pitié, je vole ailleurs chercher des hommes moins corrompus; des villes de premier ordre je passe à celles de second, puis à celles inférieures, enfin des villes aux villages, des villages aux hameaux: partout mêmes erreurs, si ce n'est même corruption; partout, comme au temps de Moïse, on adore le veau d'or. Tous les hommes, entraînés par le torrent des vices et des passions, vont échouer sur des rivages stériles; à peine si l'on en trouve un çà et là piloté par la foi sur le fleuve qui conduit à la mer des délices. Ils vivent tous comme s'ils ne devaient jamais mourir, ou comme si la tombe était le néant et l'éternité une fiction! Et cette intelligence, étincelle de la divinité, qui a été donnée à l'homme pour travailler à l'avenir de son âme, pour lui amasser les trésors de miséricorde dont elle a tant besoin, il l'emploie tout entière à satisfaire son orgueil, à amasser des trésors mondains pour assurer le bien-être de cette machine, vil instrument de ses passions et qui doit un jour devenir l'habitation et la pâture des plus ignobles insectes de la création.

Observez l'homme dans toutes les conditions de la vie, dans toutes ses actions, vous le verrez toujours, semblable à l'aluette, se précipiter sur le métal qui miroite à ses yeux. Là est son unique

but; l'atteindre est sa seule préoccupation, et pour y parvenir tous les moyens sont bons; pourvu qu'il soit à l'abri des lois des hommes, peu lui importent celles de Dieu, tous les chemins sont praticables. Les uns, prenant pour type Tartuffe, s'engagent dans la route de l'hypocrisie pour usurper la confiance, les autres, à l'image d'Harpagon, s'engagent dans celle de l'usure et s'enrichissent de l'impôt du malheur, enfin, les Don Juan se lancent dans celle du jeu pour trouver dans la chance ou dans la fraude les éléments nécessaires pour satisfaire leurs goûts dépravés; et c'est au milieu de ces catacombes morales dans lesquelles s'égare l'humanité, c'est au milieu de ces ténèbres qu'on vient nous dire que la lumière est inutile! c'est lorsque la religion perd chaque jour de son prestige, lorsqu'ébranlée par les abus elle est sur le point de tomber de son piédestal et de se briser, qu'on vient nous dire: Nous ne voyons point l'utilité de la sceller, et serait-ce nécessaire, ce n'est pas à vous de le faire! Mais ne sommes-nous pas tous des soldats du Christ, et n'y a-t-il dans un régiment que le porte-drapeau qui doit sauver le drapeau?

Enfin, c'est quand le matérialisme, comme un second déluge, envahit l'univers entier, et que le spiritisme, nouvelle arche construite par la Providence, est là pour receler dans son sein ceux qui veulent survivre à ce désastre, qu'on vient nous demander à quoi il est bon!

Il n'est bon à rien pour vous qui voulez périr, mais non pas pour nous qui voulons nous sauver.

La vie de Notre Seigneur Jésus-Christ a aussi été inutile pour beaucoup; mais pour ceux qui veulent chercher à l'imiter, pour ceux qui, comme lui, veulent porter leur croix avec résignation et courage, chaque page de cette vie depuis la crèche jusqu'au tombeau, est profondément gravée dans leurs cœurs. Ce sont ces caractères effacés en vous que le spiritisme vient y graver de nouveau; il vient réchauffer vos cœurs glacés par l'égoïsme, vous rappeler que vous n'êtes que les dispensateurs des richesses que le ciel vous envoie; lors même que vous les auriez gagnées à la sueur de votre front, parce que si vous avez été doués de la force et de la santé, il en est d'autres qui n'ont eu en partage que la faiblesse et les infirmités. Le fort doit protéger le faible; le riche doit secourir le pauvre.

Le spiritisme vient vous dire: Tremblez, opulents aux cœurs endurcis, vous qui ignorez le bonheur de faire les heureux, quand vous pourriez tant en faire; car celui qui tuera par l'épée périra par l'épée, celui qui laissera mourir son frère de froid et de faim trouvera à son tour des cœurs de roc et succombera aussi au froid et à la faim. Mais réjouissez-vous et ne vous laissez pas de faire le bien, vous qui compatissez aux douleurs de vos frères, qui versez la consolation dans leurs cœurs, le baume sur leurs plaies, l'aumône dans leurs mains; réjouissez-vous, vous qui, privés des dons de la fortune, possédez des cœurs tendres et charitables qui souffrent de voir souffrir sans pouvoir soulager!

Qu'on joigne à cet enseignement la recommandation d'aimer Dieu, de le prier, et voilà le langage du spiritisme.

Je comprends qu'il ne plaise pas à tout le monde, qu'il déplaie même beaucoup:

A l'avare auquel il vient dire de donner;

A celui qui n'aime que son corps, ne vit que pour lui, et à qui il vient dire d'aimer son prochain;

A l'athée qui ne se rend pas devant les milliards de preuves de l'existence de Dieu que lui offre la nature, et auquel on vient dire de prier;

A celui qui, gonflé d'orgueil, ne voit dans la misère des autres qu'un sujet de répugnance, et auquel on vient dire: Ce malheureux affamé, couvert de haillons et qui te tend la main, ce malheureux à qui tu réponds par un regard de dédain, cet homme est ton frère.

Je comprends que tous ces malheureux disent: C'est inutile;

mais un jour viendra où ils invoqueront la miséricorde de Dieu, et puisse Dieu ne pas leur répondre. C'est inutile! Agréez, etc. V. B.

CURIEUSE LUCIDITÉ.

Nous extrayons du docteur Brownson, américain, le fait suivant qu'il a déclaré authentique.

« Il y a quelques années, pendant l'été, je me trouvais très-affaibli. Je souffrais d'un mal d'entrailles qui m'accablait; mais mon esprit était fort actif, et je crus avoir, à volonté, outre mes facultés ordinaires, une foule de notions sur un grand nombre de sujets divers que je n'avais certainement jamais acquises dans le cours de mes études. J'étais familiarisé avec plusieurs sciences physiques que je n'avais jamais étudiées, avec des faits, des faits réels que je n'avais jamais appris. Tandis que j'étais dans cet état, je reçus à ma résidence, au village d'Ithaca, près de New-York, la visite d'un jeune ami, un confrère ministre, demeurant à dix-huit ou vingt milles de là. Il vit ma position et me pressa de sortir et de passer quelques semaines avec lui à sa pension. Les fraîches brises des collines, disait-il, me seraient salutaires, ranimeraient mon corps languissant, et rétabliraient ma santé. J'acceptai l'invitation de mon jeune ami, et, le lendemain matin, nous prîmes la voiture qui, au bout de quelques heures, nous descendit à sa demeure. A peine étions-nous assis près de sa bibliothèque, qu'un domestique lui apporta une lettre prise à la porte pendant son absence. Je le vis tant soit peu rougir en prenant la lettre, et je compris à l'instant qu'elle était de sa future, bien que je ne susse point qu'il fit la cour à personne ou qu'il eût l'intention de se marier. Avec ma permission, il rompit le cachet, et lut la lettre en ma présence.

« Lorsqu'il eut fini, je lui dis : « C'est une lettre de votre fiancée, de la jeune dame que vous avez promis d'épouser. — Comment le savez-vous? me demanda-t-il. — Oh! c'est évident, répondis-je; je le vois à votre mine. Laissez-moi voir la lettre, et je vous dirai son caractère. — Je ne puis vous laisser lire cette lettre. — Je ne la lirai point, lui dis-je, il suffit que je voie l'écriture. — Quoi! vous sauriez juger du caractère d'une personne par son écriture? — Certainement, rien n'est plus facile! répondis-je, quoique je n'eusse ni essayé, ni entendu parler auparavant d'une chose semblable.

« Alors, il me passa la lettre. Je jetai un instant les yeux sur l'écriture sans lire un mot de la lettre, et je vis, ou crus voir, vis-à-vis de moi, à six ou huit pieds de distance, une excellente jeune fille, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, avec une agréable expression de physionomie, apparemment âgée de dix-huit ans; je la vis aussi bien qu'aucun de vous qui êtes ici dans la chambre. Je la dépeignis tranquillement à mon ami. Je lui dis son âge, je décrivis son port, sa taille, sa constitution, la couleur et la forme de ses cheveux, les couleurs et la qualité de ses vêtements, et, en vérité, tout son extérieur, jusqu'à une tache presque imperceptible qu'elle avait sur la joue droite. Mon ami, vous le concevez, m'écouta plein d'étonnement, et m'interrompit plusieurs fois pour me demander : « Etes-vous le diable? » Il convint que ma description était plus parfaite que celle qu'il aurait pu donner lui-même.

« Ensuite, à la surprise croissante de mon ami, je décrivis ses qualités morales et intellectuelles, ses inclinations, son éducation, ses goûts, ses habitudes, avec une précision qu'il se plut à reconnaître, en tant qu'il les connaissait. Je n'avais jamais vu la jeune fille, je n'en avais jamais entendu parler; elle habitait une autre partie du pays, et se trouvait actuellement à plus de cent cinquante milles de moi. Mais ce ne fut pas tout. Au bout de deux ou trois mois, mon ami épousa la jeune personne, et deux années après,

étant allé à sa maison, je fus introduit par une dame que je reconnus immédiatement pour être celle dont j'avais autrefois vu l'image devant moi. »

L'ESPRIT DE CARCASSONNE COURONNÉ A TOULOUSE.

Nous donnons aujourd'hui la première des deux fables que l'Académie de Toulouse vient de couronner dans la personne du médium, M. Jaubert, vice-président au tribunal civil de Carcassonne, et que nous avons annoncées dans notre dernier numéro.

Le Lion et le Corbeau.

(PREMIER PRIX.)

Un lion parcourait ses immenses domaines,
Par un noble orgueil dominé;
Sans colère, croquant ses sujets par douzaines;
Bon prince, au demeurant, quand il avait diné!
Il ne marchait pas seul; autour de sa crinière
Se groupaient empressés loups, tigres, léopards.
Panthères, sangliers; on dit que les renards
Prudemment restaient en arrière.
Or, le monarque, un certain jour,
Comme suit harangua les manants et la cour:
« Illustres compagnons, vrais soutiens de ma gloire,
» Quadrupèdes soumis à ma noble mâchoire,
» Pour m'entendre, vous tous accourus en ce lieu,
» Ecoutez: Je suis roi par la grâce de Dieu!
» Je pourrais... Mais pourquoi songer à ma puissance? »
Puis, le lion, avec aisance,
Comme n'eût pas mieux fait un puissant avocat
Doublé d'un procureur à fertile cervelle,
Parla de ses devoirs, des charges de l'Etat,
Des bergers, de leurs chiens, de la charte nouvelle.
Du mal que trop souvent de lui disent les sots;
Et toujours plus ému termina par ces mots:
« J'ai quitté mon palais tout exprès pour vous plaire:
» Exposez vos griefs; je péserai l'affaire.
» Tauxaux, moutons, chevreuils, comptez sur ma bonté.
» J'attends; expliquez-vous en toute liberté.
» Eh quoi! dans cette vaste enceinte,
» Pas un seul malheureux! pas une seule plainte!... »
Un vieux corbeau l'interrompit,
Et libre dans l'air répondit:
Tu les crois satisfaits; leur silence te touche,
Grand roi!... c'est la terreur qui leur ferme la bouche. »

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

LES SEPT DONNÉS DU SAINT-ESPRIT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

LA PIÉTÉ.

(Médium, M. P..., de Lyon.)

Mon fils, la piété, apanage d'un cœur droit et pur, est le don qu'il importe d'acquérir. Par elle, on se met en rapport avec Dieu, et son Esprit vivifiant, consolateur, vous soutient dans les peines de la vie. Acte de soumission et d'amour, la pratique de cette aimable vertu embellit l'âme qui s'y adonne, la rend apte à jouir par avance des béatitudes divines. Sœur de l'humilité, elle ferme à l'orgueil toutes les issues par lesquelles il pourrait pénétrer en vous; elle vous fait voir, sous leur vrai jour, les joies de la terre, en éloigne et fait soupirer après celles du ciel.

Don de l'Esprit saint, immédiate parole de son inspiration malheureusement étouffée par la matière qui domine dans les cœurs, pourquoi es-tu si peu répandue, si peu en honneur parmi

les hommes? Pourquoi ta douce influence ne se fait-elle point sentir? Pourquoi cette moquerie insultante, cette railleuse pitié envers ceux qui se parent de ta livrée?... Ah! que le monde est faux, menteur et orgueilleux, qu'il a peu de raison de tourner en ridicule les rares adeptes que tu tiens sous ta bannière!

Oui, mon fils, la piété est honnie, méprisée; mais saches-le bien, si les jugements de la terre sont de quelque importance en certaines choses, en ceci ils sont nuls et impuissants, car le cœur vraiment voué à la pratique de cette vertu si belle, prend en pitié ceux-là même qui le raillent.

Sans la piété, la plénitude des dons du Saint-Esprit est incomplète, et comme tous se tiennent étroitement liés, qui a l'un peut acquérir l'autre. Par l'obéissance et l'humilité, l'homme pourra toujours arriver à la possession de ces dons; il faut qu'il s'y applique.

La piété n'est point cette vertu banale ou semblant de vertu qui, par un automatique effort de la pensée, fait accomplir une série d'actes sans valeur et sans efficacité. La piété n'est point cette vertu molle, sans élan, que quelques uns croient être le type du genre: non, la piété est forte, alerte, gaie; elle est charitable et nullement revêche, comme on se la figure. Le Saint-Esprit qui la donne, ne veut pas la faire épanouir sur des visages tristes, maussades. Par la pratique de la piété, il ne faut pas entendre des minuties souvent ridicules, ni de longues heures perdues en une contemplation stérile: la piété est active, elle doit être de toute application de corps et d'esprit; elle est le mouvement, la vie, l'amour. La piété, c'est la charité, car qui est pieux est indubitablement charitable; elle est un constant tribut d'adoration de Dieu, une perpétuelle observance de ses lois les plus recommandées. La piété est la force, elle est l'intelligence, la sagesse et aussi la science. Or, qui est pieux, possède en propre ces dons: ils ne peuvent se séparer; et ce faisceau lumineux, émanant de la gloire divine, ce prisme au travers duquel le rayon du soleil de la grâce vient réfléchir ses couleurs symboliques, est le monde de son amour et de ses prédilections. Prisme brillant de clarté, figure harmonique de perfection, fais descendre sur la terre quelques parcelles du jour radieux qui éclaire les mondes supérieurs. Piété, toi qui es symbolisée par la couleur violette, ranime de ton doux éclat les hommes abattus par le choc des passions. Que ta divine influence les fasse sortir de leur mort morale, afin qu'ils ressuscitent à la vie de l'esprit, méconnue par eux.

SAINT ANTHELME, évêque.

(Sera continué.)

LE DOUTE OU LA BÊTE NOIRE.

(Médium, M. L. GUYON, de Bordeaux.)

D. Toi qui te nommes LE DOUTE, dis-moi pourquoi tu es ce que nous appelons *notre bête noire*?

R. Je ne suis votre bête noire et l'homme orgueilleux ne m'appelle ainsi que parce que je froisse ses convictions en toutes manières et sur toutes choses; l'orgueilleux croit tout savoir et tout être, et lorsque je m'approche de sa demeure, de son temple fermé aux profanes, il comprend que je vais combattre son orgueil, le forcer à s'humilier et ensuite à progresser au moyen d'un travail intellectuel plus élevé; mais préférant l'état sédentaire et les sottes flatteries d'un monde qui passe au progrès, qui marche toujours et ne s'arrêtera jamais, il entoure l'édifice qu'il veut rendre inviolable de pointes tellement acérées et compactes que, d'après lui, son entrée m'est interdite. Mais pourquoi prend-il toutes ces précautions? Parce que du moment où j'ai élu domicile quelque part, dans le palais comme dans la chaumière, ce que l'on croyait une conviction bien profonde, inattaquable, se trouve tout à coup éclairé par un de mes rayons, et alors..., alors on se dit à soi-même: Suis-

je bien dans le vrai? Le cœur, habitué à ce que l'on appelle le matérialisme, se trouve atteint par ce rayon, puis aperçoit son côté faible, sent et comprend qu'il sera obligé de faire amende honorable, mais *ne désire, ne veut, n'ose* le reconnaître; c'est alors que, contrarié de ma présence qui ne peut être éloignée que par une foi vraie, il m'appelle sa *bête noire*.

A-t-il bien raison de m'appeler ainsi? Pourquoi donc prend-il ces minutieuses précautions pour m'interdire l'entrée de sa demeure? C'est que je suis un souffle de l'Esprit suprême; c'est qu'en tous les temps j'ai eu pour mission de faire comprendre aux hommes qu'ils n'étaient parfaits sous aucun rapport; c'est qu'en tous les temps, après avoir laissé avancer, suivant l'époque, l'intelligence, le savoir, la charité, j'ai dû, pour remplir cette mission, venir leur dire: Tout n'est pas dans ce que vous croyez, dans ce que vous faites. Etudiez, étudiez toujours, et toujours vous aurez à étudier. C'est cela qui froisse les orgueilleux, c'est cela qui froisse vos savants, c'est cela qui froisse les dispensateurs de bien des choses! c'est cela qui froisse vos infailibles! C'est cela enfin qui vous fait connaître comme très-perfectibles. Et voilà pourquoi vous m'appellez votre *bête noire*.

Bête noire pour vous, oui, car je dois vous combattre et vous vaincre, afin que vous progressiez; et vous serez vaincus. Cessez d'être orgueilleux! cessez de vous poser en rivaux de celui qui, seul, connaît toutes choses! Cessez vos dénégations et vos attaques insensées contre ce que vous ne comprenez pas ou ne savez pas; et alors peut-être il me sera possible de vous quitter, car vous serez dans la bonne voie.

Je suis votre bête noire parce que les choses ne se réalisent pas toujours immédiatement et suivant vos désirs! votre bête noire, parce que les phénomènes ne se produisent pas à votre commandement! votre bête noire, parce que votre impatience vous fait perdre le fruit de quelques heures d'étude sans persévérance.

Bête noire pour vous, il est possible, mais pour les malheureux? Ah! je vous l'ai déjà dit, ne vous prononcez pas, car vous ne savez pas. Je dis, moi, que comme une médecine mauvaise et amère à prendre, mais qui guérit, je puis être traité aussi de bête noire par ceux auxquels je ne fais que du bien; mais que m'importe! suis-je de ce monde? Ai-je un intérêt personnel quelconque à vous combattre? Non, non, je suis, je le répète, un souffle de Dieu, qui vous fait comprendre votre peu de valeur, et ce souffle, croyez-le bien, lorsqu'il atteint votre cœur hautain et que son contact brûlant en a effleuré la légère enveloppe, il faut que la loi du progrès y pénètre. Suis-je la bête noire lorsque le malheureux, prêt à commettre une mauvaise action ou un crime, s'arrête sur le bord du précipice dans lequel il se jetait tête baissée, parce que, *doute*, je lui ai fait sentir et craindre, non pas des hommes, mais de Dieu, une terrible punition? Oui, terrible punition dont il ne peut se rendre compte, qu'il ne peut définir, mais qu'il *pressent*, mais qui *sera*!

Croyez-moi bien, amis, j'ai fait plus de bien que de mal en faisant douter les hommes, car toujours j'ai été pour eux l'intuition du progrès moral et intellectuel; progrès impossible avec une véritable conviction inattaquable. Ah! si vous saviez combien de malheureux ont été par moi arrêtés sur les bords de l'abîme, car j'avais pris domicile dans leur cœur, vous ne m'appelleriez plus la *bête noire*, parce que beaucoup, suivant vous, se sont perdus avec moi. Non, non, ne le croyez pas, l'homme qui doute n'affronte pas ainsi un incertain qu'il craint trouver terrible; il s'arrête en route.

Ne dites donc plus que je suis *votre bête noire*, car, je le répète, j'en ai sauvé et fait avancer un grand nombre.

Le plus modeste des ministres de Dieu,

LE DOUTE.